

l'enjeu; elle était sur les toits, au Champ-de-Mars, aux abords du grand pont; les lagunes étaient couvertes de gondoles. Le feu, bien nourri des deux côtés pendant toute la journée, se ralentit vers le soir, et, l'obscurité venue, on n'échangea plus que quelques bombes de temps à autre; on profitait de la nuit pour réparer les dommages et s'apprêter à la lutte du lendemain. Cette première épreuve avait été à l'avantage des Vénitiens. Quoique l'ennemi leur eût envoyé plus de 4 mille projectiles, sans compter une assez grande quantité de fusées, ils n'avaient que 4 morts, 18 blessés et 3 pièces démontées. L'assiégeant moins bien couvert dans ses batteries et ses tranchées et ayant reçu près de 9 mille projectiles, le double environ de ce qu'il avait lancé contre le fort, avait perdu plus de monde, et son matériel et ses travaux avaient beaucoup souffert; une de ses batteries avait eu toutes ses pièces démontées.

Radetzky était présent à cette attaque. Il ne se dissimulait nullement la difficulté de prendre Venise, mais il s'était flatté de l'épouvanter par quelques heures d'une grande canonnade, et de la déterminer ainsi à se rendre. A la manière dont elle fut reçue, il dut être bien vite désabusé, et c'était, en effet, trop présumer d'une telle tentative. Néanmoins, il ne perdit pas l'espoir d'en venir à ses fins; le 5 au matin, il fit cesser entièrement le feu, et envoya un parlementaire, porteur d'une proclamation qui engageait les habitants à se rendre. Le maréchal exigeait une soumission pleine et entière, la remise immédiate de tous les forts, le désarmement de toute la population. En retour, il promettait l'oubli du passé, un pardon général pour les soldats et les sous-officiers,